

## Entretien avec Umberto Eco

### "Je suis un philosophe qui écrit des romans"

In *Le Monde*, 12/10/2010, p. 27.

Quand on dit "Umberto Eco", de qui parle-t-on d'abord ? D'un écrivain, d'un collectionneur, d'un sémiologue ?

J'ai fait des études de philosophie. Je me considère donc comme un philosophe, d'autant que je considère la sémiotique comme la seule forme de philosophie possible aujourd'hui - tout le reste c'est littérature. Je suis un philosophe qui fait de la philosophie du lundi au vendredi, et qui, les week-ends, écrit des romans... depuis l'âge de 48 ans.

Vous êtes un jeune romancier...

Les presses universitaires de Harvard vont publier des conférences que j'ai données à Atlanta sur la façon dont j'écris. Le titre est *Confession d'un jeune écrivain*. Oui, je me considère comme un jeune écrivain de 30 ans.

Vous avez déclaré dans un entretien : " Internet est le scandale d'une mémoire sans filtrage, où on ne distingue pas l'erreur de la vérité. " *Qu'est-ce à dire ?*

A l'avenir, l'éducation aura pour but d'apprendre l'art du filtrage. Ce n'est plus nécessaire d'enseigner où est Katmandou, ou qui a été le premier roi de France après Charlemagne, parce qu'on le trouve partout. En revanche, on devrait demander aux étudiants d'examiner quinze sites afin qu'ils déterminent lequel, selon eux, est le plus fiable. Il faudrait leur apprendre la technique de la comparaison.

En 2009, vous avez publié « N'espérez pas vous débarrasser des livres », avec Jean-Claude Carrière (Grasset). Si je vous lis bien, il y a un objet de perfection, comme la roue, la cuiller ou le marteau, qui est le livre, le livre de papier tel qu'on le connaît. Pourquoi ?

Il est jusqu'à présent la manière la plus sûre de conserver et de transmettre l'information. Pour trois raisons. D'abord, je crois que c'est le plus commode pour lire, même s'il y a maintenant des jeunes gens qui disent : "Non, je lis mieux sur l'iPad."

Ensuite, il y a l'amour de l'objet. Si je vais dans ma cave et que je retrouve mon *Pinocchio* de quand j'avais 8 ans et sur lequel j'avais écrit, me reviennent des émotions que je ne trouve pas sur une disquette contenant le texte de *Pinocchio*.

Enfin, vu mon âge et si elle avait existé, je ne pourrais pas retrouver la disquette de *Pinocchio*, parce qu'elle se serait démagnétisée. C'est là un problème : les ordinateurs changent tellement que nous ignorons quelle est la durée de vie d'une disquette...

*Pensez-vous que le savoir et la connaissance seront toujours diffusés par de l'écrit sur lequel on s'appesantit, ou au contraire que la culture de la vitesse, celle d'Internet, va finir par affecter notre capacité de jugement ?*

Je crois qu'il faut rétablir une culture des monastères, qu'un jour ou l'autre - peut-être serai-je mort avant - il faudra que ceux qui lisent encore se retirent dans de grands phalanstères, peut-être à la campagne, comme les amish de Pennsylvanie. Là, on garde la culture, et le reste, on le laisse flotter comme il flotte. Avec 6 milliards d'habitants sur la planète, on ne peut pas prétendre qu'il y a 6 milliards d'intellectuels. Il faut être un peu aristocrates de ce point de vue-là.

*Dans un entretien, vous avez cité Chesterton qui disait : "Quand les hommes ne croient plus en Dieu, ce n'est pas qu'ils ne croient plus en rien, c'est qu'ils croient en tout." En quoi croyez-vous aujourd'hui ?*

Pas en tout.

*Vous croyez à l'écrit, aux livres, à la culture ?*

Au point d'interrogation. A la recherche. Vous savez que les premiers, au XIX<sup>e</sup> siècle, à prendre au sérieux le spiritisme, n'étaient pas les mystiques mais les hommes de sciences. J'ai trouvé des mathématiciens et des logiciens qui allaient, le soir, se faire lire les lignes de la main. Plus vous faites un métier scientifique, plus vous avez besoin de quelque chose d'autre. Il y a des hommes politiques qui demandent leur horoscope - Bush par exemple...

*En Italie aussi ?*

A présent, ils préfèrent aller avec des jeunes filles.

*Quelles relations entretenez-vous avec les traductions de vos livres dans d'autres langues, dans la mesure où, précisément, vous parlez ces langues ?*

Autant que possible, je travaille beaucoup avec mes traducteurs. Parfois même avec les traducteurs de langues que je ne connais pas. Mais il faut avoir confiance. On ne peut pas tout suivre. Pour chaque livre, j'envoie toujours aux traducteurs un dossier très riche qui dit que tel mot ou telle phrase est une "allusion à", qu'on pourrait le ou la dire de telle ou telle façon. Par exemple, dans *L'Île du jour d'avant* (Grasset, 1996), tous les chapitres avaient le titre d'un livre du XVII<sup>e</sup> siècle. Or ces livres existaient partout. J'en ai donc fourni la liste aux traducteurs.

*C'est ce que vous vouliez dire en écrivant ce livre qui s'intitule « Dire presque la même chose » (Grasset, 2007). L'important, c'est le "presque" ?*

Non, l'important c'est le "presque", le "dire", le "même" et la "chose". Qu'est-ce qu'on traduit ? La surface littérale ou le sens profond ? Un exemple trivial : il y a un personnage imbécile qui fait un jeu de mots, un jeu d'esprit qui démontre combien il est imbécile. Le

problème n'est pas de traduire ce jeu de mots littéralement, mais de trouver un jeu de mots imbécile dans sa propre langue. Dans ce cas-là, la chose importante, ce n'est pas le jeu de mots, mais le fait que le type est un imbécile.

*Avez-vous déjà eu la tentation d'écrire dans une autre langue que la vôtre ?*

Oui, il m'est arrivé d'écrire beaucoup d'essais en anglais. Directement en anglais.

*Cela suppose de très bien manier la langue anglaise, et pas seulement de la parler...*

Je parle mieux le français que l'anglais. Mais je préfère écrire en anglais qu'en français. Car en français, il y a des problèmes d'accents et d'orthographe qui sont terribles. Ou bien vous écrivez un bon français, ou bien vous n'êtes pas accepté. Tandis que quand vous écrivez un mauvais anglais, tout le monde vous accepte.

*C'est formidable, pour une maison d'édition anglophone, d'avoir un auteur qui écrit directement son livre en anglais !*

Cela se fait de plus en plus. Tous les scientifiques écrivent en anglais. En français, je suis capable de préparer un texte pour une conférence, mais j'ai toujours peur de me tromper. En français, il y a onze façons d'écrire le son "o". C'est en France qu'il y a le plus grand taux de dyslexie. En allemand ou en italien, un son s'écrit exactement comme on le dit, et cela aide beaucoup. En anglais, on le dit et on l'écrit toujours d'une façon différente. En français, il y a des règles, mais elles sont trop compliquées.

**De l'arbre au labyrinthe. Etudes historiques sur le signe et l'interprétation, Grasset, 718 p..**

Propos recueillis par Eric Fottorino